

Réponse¹

Je vous suis infiniment reconnaissante de la finesse de compréhension dont fait preuve votre lecture, non pas tant à cause de la bienveillance avec laquelle vous avez accueilli mon travail, mais surtout parce qu'en écrivant – et c'est ce que j'ai également ressenti pour mes deux ouvrages précédents² – je ne « vois » jamais si ce que j'ai voulu dire revêt un sens pour l'autre et quel peut bien être ce sens pour cet autre, « lecteur ». Seul lui qui le recueille et me le restitue, en l'occurrence vous, peut, en lui offrant le miroir de sa lecture, lui donner un statut de réalité. Or en vous écoutant j'ai retrouvé tout à fait, même bien au-delà de mes intentions conscientes, ce que j'aurais voulu écrire dans ce livre complexe issu d'un croisement de deux thèmes : celui de la traduction et celui de l'exil traumatique.

Il me faut en effet évoquer ici les deux motivations subjectives qui, derrière le plaisir intellectuel, m'ont poussée à cette publication et qui d'ailleurs permettraient d'étudier comment la subjectivité d'un auteur peut déterminer sa façon de traiter même ce qu'on appelle une « science exacte » (linguistique, germanistique...) :

A - Une certaine indignation : Il y a souvent dans la forme même de la rhétorique de Freud l'expression de l'objet qu'il théorise, c'est-à-dire que ce qu'il nous a appris à repérer des mouvements inconscients transparaissant dans le produit de tout créateur est repérable évidemment aussi dans sa propre écriture ; ce qui, précisément, a été jusqu'à présent rarement pris en compte dans les polémiques concernant sa traduction. Mon investissement de cette sorte de méconnaissance — méconnaissance d'un fondateur par certains de ses héritiers qui tirent néanmoins toutes sortes de bénéfices de l'existence de ses textes — rejoint celui qui m'a fait écrire sur la transmission traumatique ; la méconnaissance-occultation d'un corps textuel n'étant pas sans rapport avec la méconnaissance-effacement des événements advenus à des êtres humains, et donc à leur culture et à leur langue.

Aussi peut-on considérer que je suis, dans mon travail, « traductrice » aux deux sens du terme :

– d'une langue à une autre ;

¹ Réponse à l'exposé de Jacques Le Brun présenté le 13 novembre 2003, dans le cadre de la Librairie de l'EPSF.

² J. Altounian, *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie. Un génocide aux déserts de l'inconscient* (préface : René Kaës), Paris, Les Belles Lettres, 1990, 2^{ème} éd. 2003 ; *La Survivance. Traduire le trauma collectif* (pré- et postfaces P. Fédida, R. Kaës), Paris, Dunod, coll. Inconscient et Culture, 2000.

– d’une absence de langue à l’advenue à la parole.

S’il y a, comme vous l’avez repéré, une interrelation entre traduction et trauma, constater l’écart du non-traduisible ne revient pas à l’effacer et à renier la butée qu’il constitue (cf. pp. 116, 119, 125).

Peut-être dois-je aussi faire l’hypothèse que le déplacement, sur l’allemand et donc sur mon travail de germaniste, de mon rapport à la précarité d’une langue s’est greffé au lieu même de mon travail d’analysante après une expérience traumatique de rupture culturelle et linguistique. D’où sans doute la perception quelque peu mélancolique des champs sémantiques qui se perdent lors de l’exil/du passage d’un univers culturel à l’autre ou l’hypersensibilité aux composantes de la langue source ; d’où aussi, sur le versant quasi maniaque — comme vous l’avez senti —, cet investissement passionnel à trouver/retrouver un plaisir aux mots dont on sait qu’il aurait pu être détruit.

B – La seconde motivation ne m’apparut que dans l’après-coup de la publication du livre :

1) Peut-être s’agissait-il pour moi d’opérer, dans le recueil d’une écriture également « paternelle », un ultime déplacement : mes deux précédents ouvrages avaient voulu, en déplaçant les effets de lecture d’un *Journal* de déportation paternel³, recueillir des transmissions traumatiques convoquées par d’autres textes⁴. C’est bien ce qu’annonçait le titre censuré de mon premier article de 1983⁵, retravaillé ici. Il s’intitulait initialement : « Traduire Freud, traduire un père, traduire le père de la psychanalyse ». Ce titre, refusé alors parce que « trop lacanien », se retrouve à présent dans celui du second chapitre : « Traduire/transmettre un père, le père de la psychanalyse ». Cet ultime déplacement du texte d’un père à celui d’un autre s’expliquerait peut-être par ce point commun sans doute à mes yeux : leur appartenance à une communauté persécutée et la valeur universelle de leur transmission.

³ *Journal* de Vahram Altounian : « Tout ce que j’ai enduré des années 1915 à 1919 », (traduction, notes et postface de Krikor Beledian, écrivain de langue arménienne, maître de conférences à l’Institut des langues et civilisations orientales, professeur à la faculté théologique de Lyon), intitulé par moi « Terrorisme d’un génocide » lors de sa première publication en fév. 1982 aux *Temps Modernes*, repris in J. Altounian, *Ouvrez-moi seulement les chemins d’Arménie*, op. cit., pp. 84-99.

Il faut d’ailleurs noter que ce titre *Ouvrez-moi seulement les chemins d’Arménie*, reprenant le vers 1713 de Nicomède, tente de placer sous la protection d’un père civilisateur, Corneille, le témoignage traumatique transmis par un père survivant.

⁴ Entre autres, ceux de Michael Arlen (*Embarquement pour l’Ararat*), Martin Melkonian (*Le Miniaturiste*), du poète Sarafian (*Le Bois de Vincennes*), celui d’Eva Thomas (*Le Viol du silence*), d’Andromaque évoquant le destin de son fils chez Racine, d’Annie Ernaux (*La Place, Une femme, La honte*), Semprun (*L’écriture ou la vie*), Améry (*Par-delà le crime et le châtement*), Camus (*Le premier homme*), Pachet (*Autobiographie de mon père*), Handke (*Le malheur indifférent*).

⁵ Janine Altounian, « Traduire Freud ? - III, Singularité d’une écriture » in *Revue Française de Psychanalyse*, 6/1983.

2) ou bien il s'agissait d'oser apporter ma modeste contribution à l'institution psychanalytique, en l'occurrence à la considérable entreprise de ces figures « paternelles », les directeurs des *Œuvres complètes*⁶, tout en y marquant l'écart d'un angle de vue différent. (D'où mon soulagement à lire le compte rendu de J. Birnbaum dans *Le Monde des livres* du 7 février 2003 malgré la campagne de publicité « amalgamante » des PUF.) C'était donc à la fois l'acquittement d'une dette à l'héritage mais également l'affirmation d'une différenciation.

*

L'exil et le transfert

J'ai été particulièrement touchée par votre perspicacité à avoir su détecter « l'allégresse », voire la « jubilation » qui caractériserait mon mode d'investissement des mots. Je pourrais l'expliquer par les similitudes que je ressens entre l'expérience de l'exil et celle du transfert – dans le travail du traducteur, dans celui de l'analysant :

Comme son sous-titre le suggère, il y a un rapport d'analogie entre l'expérience du traducteur devant passer d'un système particulier de langue et de pensée à un autre et celle, toujours traumatique, de l'exilé qui, non seulement doit faire le deuil du terreau de ses investissements initiaux mais doit encore, pour ne pas totalement les perdre, « traduire » précisément les traces de ses premiers référents existentiels en ceux qui devront désormais servir de cadre aux nouvelles modalités d'investissement de ses premiers objets. On remarque du reste, lors des exils violents, que ce qui, dans un après-coup, signe le traumatisme de la rupture territoriale c'est celui de la rupture culturelle.

Cette analogie s'impose d'autant plus dès lors qu'il s'agit de traduire le fondateur d'une méthode d'investigation dont le dispositif, la cure, a précisément pour objet le « transfert », soit la transplantation dans le champ transférentiel des premiers liens affectifs et, grâce aux remaniements possibles dans cette nouvelle implantation, la résolution de certaines souffrances. Autrement dit on a là affaire à un innovateur qui, héritier sans doute des nombreux exils de son ascendance persécutée, porte nécessairement, dans son mode de penser et d'écrire, le modèle du dispositif d'un exil « agi » qu'il va créer. À cet égard, si la psychanalyse, comme l'écrit Anzieu, est née de « l'emboîtement d'une culture d'appartenance (germanique et juive) et d'une culture de référence (gréco-latine)» (p. 24), on peut dire que cette imbrication des référents qui se perçoit dans l'entrecroisement de champs sémantiques

⁶ Les *Œuvres complètes* de Freud/Psychanalyse (Directeurs de la publication : André Bourguignon - Pierre Cotet, Directeur scientifique : Jean Laplanche) sont en cours de publication aux Presses Universitaires de France, douze volumes ont paru depuis le premier en 1988.

hétérodoxes dans l'écriture de Freud — que vous avez relevé dans mes différentes démonstrations — fait justement penser au mode d'investissement par les exilés de leur nouvel environnement, dans la mesure où leur acculturation d'ici recèle, comme en un cryptogramme marrane, les valeurs rescapées de leur culture d'un là-bas abandonné. C'est, je crois, ce rapproché inattendu de divers référents qui engendre, entre autres, chez Freud l'audace de sa pensée.

Certes Freud est parfois explicitement linguiste (ex : *heimlich/unheimlich* p. 69, *Herde/Horde/Hirt*, p. 67), mais la difficulté à le traduire provient de ce que

- 1) la conceptualisation chez lui s'enracine dans la langue courante ;
- 2) elle épouse, à chaque implication de l'affect chez l'écrivain, une rhétorique littéraire :

- 3) ses signifiants visualisent, mettent en scène dans le discours l'objet même qu'il est en train de théoriser. Il importe de percevoir la manière dont Freud joue de la langue aux fins de sa théorisation. D'autres auteurs l'ont dit avant moi (p. 16).

Or la traduction du texte freudien répète ou occulte, efface l'expérience de transplantation propre à la pensée analytique, propre à la création de sa démarche, répète cet apparent inconfort promoteur de sens ou l'efface. Le travail de la cure est en effet, entre autres, un travail de traduction. Le travail de traduction doit s'étayer sur le travail de la cure parce que l'un ou l'autre sont un travail dans la langue, d'une langue à l'autre (p. 112). La méthode transverse qui caractérise cet ouvrage dans la prise en compte des « mots » freudiens s'apparente à celle de l'écoute de l'analyste qui recueille ce qui, dans la linéarité, la dimension textuelle « narrative » (disons la verticalité du discours de l'analysant), pointe de la matrice où se nouent les déterminations inconscientes de son discours. Le rendu linéaire du sens conceptuel de la rhétorique freudienne est bien sûr la préoccupation première de la traduction. Or chaque signifiant entraîne avec lui, comme dans le préconscient du discours d'un analysant, des ramifications afférentes, circulaires, pour ainsi dire perpendiculairement horizontales à cette verticalité – dimension féminine/dimension masculine.

L'écart entre le signifié et le signifiant est, pour telle langue, le résultat d'une empreinte castratrice qui fonctionne différemment dans le champ sémantique d'une autre langue. C'est pourquoi, pour répondre très timidement à la question fondamentale que vous me posez, j'aurais tendance à penser que la pensée analytique qui s'est élaborée chez un fondateur/écrivain de langue allemande appréhende la vie psychique au travers d'un modèle organisateur autre que celle de cet autre penseur/fondateur travaillant à même la langue française, Lacan. C'est une question qui dépasse évidemment ma compétence, mais je veux dire par là que si l'on considère la vie psychique comme une donnée universelle, son abord n'en est pas moins déterminé nécessairement par l'instrument qui l'explore et la traduit, la langue de son investigateur. On ne voit

guère comment le fondateur d'une psychanalyse pourrait ne pas être, par là même et en même temps, un écrivain, c'est-à-dire un analyseur et créateur de la portée et de l'agencement des mots dans sa langue.

Je vais illustrer ce que vous soulignez concernant la mise en évidence, dans mon livre, du travail des particules, par un unique exemple que j'ai retrouvé récemment parmi d'innombrables autres. Il s'agit des lignes qui terminent *Actuelles sur la guerre et la mort*, que nous avons traduit dans le premier volume paru (XIII). On peut y voir comment le remplacement d'une particule (*er*) par une autre (*aus*) sert à exprimer la différence de posture dans la gestion des conditions politiques et dans celle de la condition humaine : Freud écrit une conclusion que l'on pourrait traduire ainsi : « Nous nous souvenons du vieil adage [...] Si tu veux maintenir (*erhalten*) la paix, arme pour la guerre. Il serait d'actualité de le modifier : Si tu veux endurer (*aushalten*) la vie, organise-toi en vue de la mort⁷. » Le traducteur ne peut guère restituer cette prime de plaisir, offerte par l'écrivain au déchiffrement du sens qui, pour traduire pourtant le même terme « vis », passe de « *erhalten willst* » à « *aushalten willst* », et trahit ainsi, parallèlement à l'opinion avancée par le chercheur, le désenchantement pessimiste ressenti par l'homme qu'il est, l'écart qualitatif qui distingue les deux couples d'opposés : « paix/guerre », « vie/mort ».

La transversalité de ma démarche s'effectue donc par une entreprise de subversion/relativisation du poids de la théorie sous deux formes :

1°) en mettant à découvert les ramifications de signifiants qui s'échangent horizontalement dans le corps textuel sans pouvoir être restitués dans la traduction « verticale » ;

2°) en montrant comment les mêmes signifiants d'une langue se font écho d'un écrivain à l'autre — ou d'un Freud théoricien à un Freud épistolier — avec des correspondances dans l'original qui échappent à leur restitution respective dans la langue traductrice.

Si la traduction d'un roman autorise parfaitement le rendu des « connotations » des énoncés, l'écart entre le signifiant qui « dénote » un concept et ses connotations dans la langue d'un écrivain-chercheur est quasi irrésoluble. Freud cherche en écrivant, il écrit en cherchant, ce que fait évidemment tout penseur. Mais ici il s'agit précisément d'un penseur qui se propose de montrer justement l'écart entre le latent et le manifeste, entre le représentant de mots et le représentant de choses. L'imprécision de la traduction escamote le caractère analytique du fait rapporté.

Transfert au texte et rapport à la perte

⁷ *Wir erinnern uns des alten Spruches : Si vis pacem, para bellum. Wenn du den Frieden erhalten willst, so rüste zum Kriege.*

Es wäre zeitgemäß, ihn abzuändern : Si vis vitam, para mortem. Wenn du das Leben aushalten willst, richte dich auf den Tod ein.

Mon livre souligne le fait qu'un traducteur entre deux langues n'entretient pas le même rapport transférentiel à l'espace sonore et visuel de la langue source et à celui de la langue cible. Il les investit intellectuellement et affectivement dans des postures différentes. C'est notamment son plaisir à la polyphonie de sens et de sensations au corpus textuel d'origine qui lui dicte ce à quoi il va renoncer le plus facilement dans le choix de ce qu'il transmet de son expérience, en quelque sorte corporelle, avec la langue première.

Si le traducteur occulte le lieu de la perte en ne percevant pas le reste qui échappe à la traductibilité, il se comporte vis-à-vis du texte transmis comme un héritier qui effacerait la trace de ce qui n'a pu se dire dans son héritage et qui néanmoins a été fondateur de son existence. Il étouffe l'espace de la subjectivité qui a produit la pensée et son écriture. Il occulte le lieu psychique qui a engendré le texte (cf. la spécificité d'une souffrance de fils devant la disparition d'un père dont la sérénité face à l'antisémitisme de son temps est peut-être devenue celle de l'écoute analytique, p. 127). On peut penser ici aux langues totalitaires qui, en vidant les mots de leur faculté de représentation, bouchent l'écart métaphorique qui met en mouvement la pensée.

Mon livre en appelle à la théorisation de chercheurs de différentes disciplines (linguiste, traductologue, philosophe) auxquels il apporterait un simple « matériau » de réflexion (cf. de même qu'on pouvait considérer mes deux précédents livres comme un matériel pour l'étude d'un « cas clinique »). Ce n'est pas la polémique qui l'anime mais la mise à découvert d'un corps textuel qui rend la polémique caduque pour mettre à sa place la nécessité des divers choix qui doivent, chacun, « consciemment » assumer une découpe différente de la « castration », c'est-à-dire prendre connaissance sans pouvoir le dénier de ce qu'ils sont obligés de « laisser tomber ». Il cherche à montrer qu'il s'agit de choisir délibérément celle des contraintes que l'on préfère en sachant pertinemment ce qui, dans la transmission privilégiée, est évacué. Les nombreux exemples confrontant le texte original avec ses différentes options de traduction ont pour but de déjouer les enjeux polémiques en court-circuitant toute possibilité de dénier la complexité éventuelle de l'énoncé à transplanter d'une langue à l'autre.

C'est la confrontation des énoncés mis en parallèle et visant l'adoption d'un choix en connaissance de cause qui constitue le travail d'apprentissage auquel convie cet ouvrage : aller à la découverte du corps initial est un travail qui demande du temps. Cette motivation le rapproche de mes deux premiers livres sur la transmission traumatique qui cherchaient à traduire en mots la perception infra-verbale des traces d'un héritage par-delà sa destruction.